

bien mêlée ni figurée si agréablement. Il ne faut pas laisser reposer les bêtes qu'au bout de la raie, afin que l'onvie d'y arriver les anime.

20. Quand on laboure sur une colline, pour soulager les bêtes et travailler mieux et le plus uniment, il faut labourer en travers et horizontalement à la colline, et non pas de haut en bas.

30. On laboure à plat, uniment et également les terres qui ont besoin de l'arrosement des pluies. On laboure en talus ou pente à sillons hauts et élevés les terres argileuses, les humides, et généralement toutes celles qui n'ont pas besoin d'eau, ou qui sont difficiles à se dessécher. Dans plusieurs localités, on laboure par planches ou sillons, et on laisse d'espace en espace une large raie pour recevoir les eaux et les porter dans les fossés, ou seulement une rigole qu'on fait avec la charrue dans les endroits les plus bas des terres.

Au surplus, on fait des sillons plus ou moins larges, plus ou moins élevés, et les raies plus ou moins serrées, dans certains endroits que dans d'autres. On les fait pourtant, en général, beaucoup plus élevés, moins larges et moins unis dans les terres humides et grasses, que dans les terroirs secs pour faciliter l'écoulement des eaux qui pénètrent difficilement dans ces terres. Pour empêcher qu'elles n'y trouvent des places où elles puissent y croupir, il y a des laboureurs qui ne font leurs sillons que de quatorze à quinze pouces de largeur, sur treize ou quatorze de hauteur; et quand on fait de ces sillons étroits, il est bon de labourer du midi au nord, pour qu'ils aient le soleil des deux côtés, et que les grains y mûrissent également; sinon, ceux du côté du midi avanceraient et mûriraient huit à dix jours avant les autres. Il n'est pas nécessaire d'avoir cette attention quand les sillons sont plats, larges et spacieux de huit, dix à douze pieds de terre, parce qu'ils ont le soleil de tous côtés. Les terres fortes qui boivent l'eau assez aisément, peuvent être labourées en planches larges de huit à dix pieds, dont le milieu sera pourtant un peu plus élevé que les deux extrémités, afin de faciliter l'écoulement des pluies abondantes; parce que les blés et principalement le seigle, les craignent beaucoup; elles battent la terre et la font durcir, surtout quand elles sont suivies de sécheresses; mais lorsqu'elles tombent doucement, elles fructifient la terre.

Il y a des terres d'une nature si sèche, que l'eau s'y imbibe aussitôt qu'elle tombe; il leur faut de l'eau presque tous les huit jours en été, pour qu'elles fassent de belles productions. Quand on laboure de ces sortes de terres, on n'y fait ni sillons ni planches, mais on met ces terres à uni à tous les remuements qu'on y fait. Ce que les laboureurs appellent *labourer à uni*, c'est relever, avec l'oreille de la charrue, toutes les raies de la terre du même côté: de cette manière, lorsqu'on a achevé de labourer le champ et de le herser, il ne paraît aucun sillon; mais, au contraire, le champ paraît tout uni. C'est le labour qui se fait avec la charrue à tourne-oreille qui s'emploie dans les terres sèches, sableuses ou pierreuses, dans les terres peu substantielles et qui ont de la pente, et enfin dans toutes celles où l'on ne met souvent que des menus grains.

40. Il est assez d'usage, en certains endroits, de donner le troisième labour aux terres, en traversant les premières façons: c'est le meilleur qu'on puisse donner, parce qu'il ne laisse aucune ordure, et toute la terre est également remuée, mais il n'est bon que pour les pays secs, où l'eau s'imbibe promptement; il ne vaut absolument rien pour les terres trop humides ou qui retiennent trop longtemps l'eau, à moins que l'année ne soit extrêmement sèche; autrement

les eaux qui surviendraient, et qui n'auraient aucun écoulement de dessus cette terre ainsi traversée, l'humecteraient si fort, qu'on n'en pourrait rien faire dans la suite.

Il est impossible, comme nous l'avons déjà dit, de donner pour le labour aucune règle certaine et précise; il doit être conforme à ce que les terres exigent: l'expérience et l'usage du pays doivent guider les laboureurs, et non la fantaisie.

En un mot, il ne faut épargner ni soins, ni peine, ni même la dépense pour améliorer la terre; elle dédommage amplement de tout ce qu'on fait pour la rendre fertile, la bonifier.

On sait que l'eau des pluies dissout les sels, les substances savonneuses, qu'elle les entraîne vers la couche inférieure, et qu'elle les en pénètre; c'est donc la portion la plus rapprochée de cette couche inférieure qu'il faut ramener en dessus et mêler avec la supérieure. Aussi, le véritable laboureur, celui qui a conscience de son art, suivant sa charrue sonde continuellement son terrain; il examine s'il amène à la surface une partie de la couche de dessous toujours de couleur différente de celle de dessus; il pique ou soulève selon la circonstance. C'est la nature du sol, la qualité de la couche inférieure, qui l'indique de rapprocher ou d'allonger la flèche de la charrue. Dans les bonnes terres un labour profond est excellent; il est pernicieux dans les mauvaises terres.

Le dernier labour doit être toujours plus profond que le précédent, à moins qu'une terre en est ou tant, qu'elle soit assez meuble pour n'avoir plus besoin que d'un léger remuage lors de la semaille. Celui qui laboure doit séparer tous ses sillons également, en les faisant égaux et bien droits, pour mieux détruire toutes les herbes, et rendre la terre plus fertile; marcher toujours dans la raie la plus nouvelle pour ne point repiquer le labour, et afin que les raies soient plus droites et mieux faites; il ne saurait aussi les approcher trop les unes des autres dans les terroirs gras, humides ou forts, parce qu'ils en sont bien mieux maniés. S'il rencontre quelque racine d'arbre, il lèvera le soc pour passer dessus, ou il les coupera avec la hache ou la serpe, plutôt que de les arracher à force de labour, ce qui fatiguerait les essieux et la charrue ne sera point en danger de casser.

On changera de soc le moins qu'on pourra, et on ne fera le dernier labour que dans un temps convenable à la semaille du grain dont on voudra charger la terre, puisque le dernier labour est pour ouvrir la terre au grain.

Enfin, il ne faut, comme nous l'avons souvent répété, jamais ni forcer une terre par de trop fréquentes productions, ni lui faire rapporter deux fois de suite la même espèce de grains; rien ne l'effrite davantage, à moins que ce ne soit les trois premières années de production d'une terre nouvellement défrichée: hors ce dernier cas, on doit semer tous les ans des graines différentes, et donner à la terre le repos qui lui est nécessaire de temps en temps pour reprendre ses forces. Il faut avoir soin d'y faire ou d'y entretenir les fossés nécessaires pour l'écoulement des eaux, et entretenir les clôtures en bon ordre pour défendre les champs en culture des ravages qui pourraient être faits par les bestiaux.

Quoique tous les cultivateurs prétendent être de bons laboureurs, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper, qu'il n'y en a pas cinq sur un cent qui sachent labourer comme il convient de le faire; plusieurs labourent d'une manière passable, et le reste est au-dessous de la médiocrité pour ce genre de travail.

Le bon laboureur se connaît à la manière aisée dont il conduit et manie sa charrue, à la facilité de la faire enfoncer